



Plage St-Louis à La Tuque avec des baigneurs. En arrière plan à droite de la photo, on peut voir les cheminées de l'Usine de papier C.I.P.

Mot du président

Mario Lachance 2

Mot du rédacteur

Alain Flageol 4

L'histoire du Château De Blois (suite)

Claude Bruneau 5

Le voyage de « La Capricieuse » au Canada en 1855 - 6^e partie

François De Lagrave 10

Histoire et lumière sur la butte

Saint-Pierre

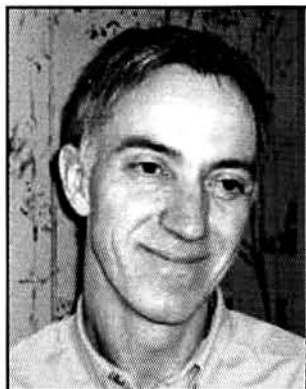
Violaine Héon 17

Photos d'époque 20

« L'histoire est une chose merveilleuse, c'est la seule qui s'enrichit à chaque seconde qui passe. »

Jacques Lacoursière

Une appartenance à l'histoire de la Mauricie



Par Mario Lachance
Président
d'Appartenance Mauricie

La naissance de notre société d'histoire

L'idée de mettre sur pied une société d'histoire régionale remonte à 1994 à la suite de la réalisation de l'exposition intitulée *Appartenance*. Cette exposition de tableaux et de photographies mettait en valeur l'histoire de 15 municipalités du Centre-de-la-Mauricie et soulignait le 50^e anniversaire d'Hydro-Québec. Elle fut présentée par la *Société d'histoire de Shawinigan-Sud* au Centre des arts de Shawinigan du 12 juillet au 18 novembre 1994.

Des membres de l'équipe responsable de l'organisation de l'exposition, dont messieurs Claude Magnan, Léo-Paul Landry et moi-même, avons présenté à nos collègues du conseil d'administration de la *Société d'histoire de*

Shawinigan-Sud, le projet de changer le nom et de modifier les lettres patentes afin d'étendre le mandat de la société d'histoire à tout le territoire de la MRC du Centre-de-la-Mauricie. Ce projet fut soumis au vote lors d'une assemblée extraordinaire tenue le 4 décembre 1994 et notre proposition fut rejetée par la majorité des membres présents. Alors, nous avons fait des approches auprès de la jeune société d'histoire *Héritage Shawinigan* dirigée à l'époque par monsieur Henri Bilodeau. Nos démarches se sont avérées vaines car les dirigeants de cet organisme désiraient surtout mettre en valeur l'histoire de la ville de Shawinigan. Loin de nous laisser décourager, nous avons le sentiment qu'il fallait poursuivre nos efforts en faisant non plus appel à un organisme déjà établi, mais plutôt à des individus prêts à se lancer dans une nouvelle aventure.

Dès le mois de janvier 1995, nous nous mettions à l'œuvre en recrutant des personnes intéressées par notre projet. Lors de nos premières rencontres, tous se mirent d'accord pour mettre sur pied une société d'histoire ayant pour objet l'étude de tout le territoire de la Mauricie. Le 6 mars, la population était conviée à une première réunion d'information. Lors de cette rencontre, les participants ont procédé au choix du nom de la nouvelle société *Appartenance Mauricie*

Société d'histoire régionale, à l'adoption des buts et des objectifs de l'organisme de même qu'à la formation d'un comité provisoire. Ce comité avait pour mandat d'entreprendre les démarches en vue d'obtenir les lettres patentes de notre nouvelle société et de convoquer une assemblée de fondation. Cette assemblée s'est tenue le 27 juin 1995, à la salle communautaire du Parc des Chutes de Shawinigan, en présence d'une cinquantaine de personnes.

De la parole aux actes

Les membres du premier conseil d'administration se mirent rapidement à la tâche. Dès la fin du mois d'août, une conférence fut organisée pour les membres et à l'automne, nous procédions au lancement de notre premier calendrier historique et du premier numéro de notre bulletin *Le Nouveau Mauricien*. Le rythme était donné et, depuis ce temps, il n'a guère ralenti. Bien au contraire, il a pris avec les années une vitesse de croisière impressionnante.

Il convient de faire la nomenclature de nos principales réalisations depuis la fondation de notre société d'histoire. Tout d'abord, mentionnons la publication de 16 numéros du bulletin *Le Nouveau Mauricien* ainsi que de 11 calendriers historiques. Parmi les autres outils de diffusion, il faut

Le Nouveau Mauricien

Le bulletin est publié par la Société d'histoire régionale Appartenance Mauricie. La Société est une corporation sans but lucratif fondée en 1995 et vouée à la promotion du patrimoine et de l'histoire de la Mauricie.

Les textes n'engagent la responsabilité que de leurs auteurs et ne peuvent en aucun cas être considérés comme exprimant l'opinion de la Société, à moins de stipulation contraire.

Adresse

5152, rue Cascade, C.P.156
Shawinigan (Québec) G9N 6T9
Téléphone: (819) 537-9371, poste 1937
Courriel: info@appartenancemauricie.net
Site Web: www.appartenancemauricie.net

Membres du Conseil d'administration 2004-2005

Président : Mario Lachance
Vice-Président : Pierre Cécil
Secrétaire : Violaine Héon
Trésorier : Claude Gauthier
Administrateurs : Jacques Blain, Angèle Brouillette, Alain Flageol, Jean-Marie Lamothe, Raymond Loranger et Yves Ricard
Membres du Comité du bulletin 2004-2005
Angèle Brouillette, Claude Bruneau, Alain Flageol, Léo-Paul Landry et René-J. Lemire.
Archives : France Boissonnault
Rédacteur : Alain Flageol

Mise en page

ICO Technologies

Impression

Copie Service C.D. (1999) inc.

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN-1203-3863

POSTE-PUBLICATION

Numéro de la Poste-publication - 40043227

citer la série de 10 émissions télévisées intitulées *Les Chemins du passé*, la rédaction d'un cahier thématique publié par *Le Nouvelliste* et d'un autre par *l'Hebdo du Saint-Maurice*. Cette collaboration se poursuit encore aujourd'hui avec ces deux journaux par la publication de photographies anciennes dans chacune des éditions du samedi. À la liste de nos réalisations figurent la présentation de 22 conférences sur divers sujets du passé mauricien, l'organisation de 15 voyages à caractère historique dans notre région et ailleurs au Québec et la tenue de 8 activités sociales.

Des efforts soutenus ont été consentis non seulement pour faire connaître la richesse de notre passé, mais aussi pour favoriser la coopération entre les divers intervenants en histoire, notamment par la tenue de sept colloques régionaux et d'un congrès provincial, ce dernier étant organisé en collaboration avec la *Fédération des Sociétés d'histoire du Québec* à Shawinigan en 2001. Ces rencontres régionales auront permis la mise sur pied d'activités réalisées conjointement avec d'autres sociétés d'histoire dont la présentation de trois rallyes automobiles dans notre région. La plus belle réussite de coopération demeure sans contredit la conception d'un portail informatique sur l'histoire de la Mauricie. Le dévoilement de ce site Internet a eu lieu à Shawinigan le 25 mai dernier. Sa réalisation est le fruit de l'implication active des sociétés d'histoire locale et nous les remercions grandement de leur contribution.

Une philosophie à préserver

Depuis la fondation de notre société d'histoire, les administrateurs et les membres des divers comités ont toujours été guidés dans leurs actions par le goût de réaliser des projets de qualité. Ce souci de professionnalisme demande des efforts soutenus, requiert une planification sérieuse,

commande beaucoup de rigueur dans la préparation de projets et exige de la minutie dans leur mise en œuvre.

Dès le début, les dirigeants de notre société ont accordé une grande importance à la collaboration avec les divers intervenants en histoire comme en témoigne l'article 5 de nos lettres patentes. Nous croyons fermement à la coopération entre les organismes qui manifestent un intérêt pour l'histoire régionale. Par les actions posées à ce jour, nous nous sommes préoccupés de les réunir à la même table car il fallait briser l'isolement et la méfiance pour faire place à la mise en commun de nos ressources et de nos expertises.

Depuis l'élection des premiers administrateurs, ceux-ci n'ont ménagé aucun effort pour obtenir les sommes d'argent nécessaires à la réalisation de divers projets. La qualité de nos dossiers de présentation, notre ténacité à promouvoir nos projets et la crédibilité de notre société d'histoire expliquent notre réussite dans la recherche de financement. Ce succès, nous le devons aussi à notre philosophie de gestion qui consiste non pas à engranger nos profits, mais plutôt à les réinvestir dans l'atteinte des objectifs de notre mission.

Ce type de gestion nous permet de maintenir à notre emploi un personnel régulier et qualifié qui nous appuie dans notre recherche de financement et qui contribue activement à la vente de nos articles promotionnels. Depuis maintenant sept ans, à la mesure de nos moyens financiers, nous offrons du travail à des personnes, et grâce à l'expérience acquise, certaines d'entre elles occupent maintenant un emploi permanent auprès d'autres organismes. Voilà des résultats dont nous sommes fiers et qui nous motivent à poursuivre notre engagement bénévole.

Les défis de demain

Nous pouvons manifester une fierté bien légitime devant le travail accompli depuis la fondation de notre société d'histoire. Cependant, cette fierté ne doit pas nous entraîner dans la complaisance, mais au contraire, elle doit favoriser la poursuite des efforts accomplis à ce jour par les bénévoles et le personnel. Nous devons rester vigilants et faire preuve d'esprit critique en n'hésitant pas à remettre en question notre mode de fonctionnement. Cette attitude s'avère nécessaire si nous voulons viser l'excellence dans la présentation de projets et la réalisation d'activités pour nos membres.

Il y a encore fort à faire pour poursuivre le développement de notre société d'histoire car les défis à relever ne manquent pas. En effet, il faut trouver un local plus accessible pour nos 500 membres, augmenter le nombre de bénévoles actifs et organiser des activités pour rejoindre la clientèle étudiante. Nous devons mettre l'accent sur la publication de volumes, l'enrichissement de notre centre de documentation et également assurer la continuité du financement de notre organisme. Il faut aussi poursuivre le recrutement afin d'augmenter notre "membership" à plus de 1 000 membres.

Les prochains conseils d'administration, dirigés par une nouvelle personne à la présidence, sauront mener à terme ces projets. Les clés de la réussite reposent sur l'audace des administrateurs, leur ténacité et surtout sur l'implication active de nombreux bénévoles. Tant et aussi longtemps que les membres seront animés d'une grande passion pour l'histoire mauricienne et qu'ils feront preuve d'un dévouement inlassable pour en faire connaître la richesse et l'unicité, *Appartenance Mauricie* connaîtra un avenir très prometteur.

Mario Lachance



Alain Flageol
Rédacteur

Une innovation vient de voir le jour en Mauricie. Pour tous les internautes et les passionné(e)s de l'histoire, l'outil idéal est maintenant en ligne. À l'adresse www.histoire-mauricie.ca vous découvrirez le nouveau portail des sociétés d'histoire de la Mauricie. Une multitude de renseignements sont à votre disposition : des éphémérides, des photographies, des bulletins, des articles, une bibliographie incroyable sur la Mauricie et bien plus encore. Plus de 10 000 documents sur l'histoire de notre région, réunis en un même endroit et accessibles à tous, sont présentement disponibles.

Les sociétés d'histoire se sont réunies pour partager leur savoir et mettre en commun leurs documents. C'est une première au Québec qu'une région se dote d'un outil d'une telle ampleur. Il y a de quoi être fier. Et ce n'est qu'un aperçu. De plus, il est possible de vous abonner aux éphémérides, de visionner une carte de la région pouvant vous indiquer les différents centres d'archives mauriciens ou les endroits historiques à visiter, sans oublier les activités des sociétés d'histoire ou le forum de discussion.

Cet outil a été rendu possible grâce à la générosité des sociétés d'histoire et d'une contribution financière d'*Industrie Canada* via son programme *Francommunauté* virtuel. Il y a plus d'un an maintenant que l'équipe d'*Appartenance Mauricie*, épaulée par le personnel d'*ICO Technologies* de Shawinigan, travaille d'arrache-pied à la construction de ce portail. Et ce n'est qu'un début. Bientôt, d'autres documents viendront augmenter la base de données, dont des documents vidéo. En plus, tout le monde peut participer. Par exemple, si vous possédez une photographie ou tout autre document que vous voulez partager, il sera possible de le faire en ligne.

On s'enrichit davantage tous les jours. Dans un avenir rapproché, chacun, à l'école, dans les bibliothèques ou tout simplement à la maison, pourra lever un voile de plus sur son passé. Je vous invite cordialement à faire une tournée de l'histoire régionale mauricienne grâce au portail. Bonne visite!

Alain Flageol, rédacteur



<http://www.histoire-mauricie.ca>



est heureuse de s'associer
à Appartenance Mauricie.

L'histoire du Château DeBlois

(deuxième partie et dernière partie)

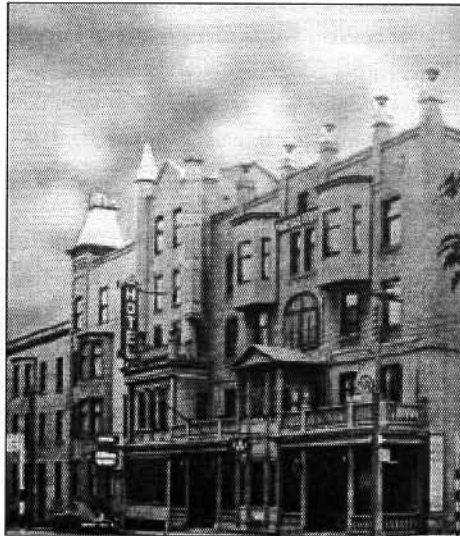


Par Claude Bruneau
Membre
d'Appartenance Mauricie

Au lendemain de l'incendie du 22 juin 1908, qui rasa la majeure partie du centre-ville de Trois-Rivières, les principaux hôtels, situés sur les rues des Forges et du Fleuve, avaient disparu. Le sanatorium DeBlois avait par chance échappé au feu. Les autorités de la ville et les hommes d'affaires demandèrent alors au Dr DeBlois s'il ne pourrait pas ouvrir son établissement à une clientèle de voyageurs et de touristes ayant besoin d'hébergement. Le docteur saisit volontiers cette occasion d'expansion. Il voyait même dans cette clientèle mixte, patients et voyageurs, un avantage pour ses patients neurasthéniques, pour qui la présence de gens de passage constituait une bonne distraction.

Parallèlement donc à ses activités médicales, le Dr DeBlois s'adonna de plus en plus à des activités hôtelières. Progressivement, les touristes remplacèrent les patients. En 1921, on adopta le nom de Château DeBlois. Le 12 juillet 1923, le journal *Le Devoir* publiait un article sur le tourisme dans lequel le Château DeBlois était cité comme un exemple de succès en hôtellerie. L'auteur parlait

de l'automobiliste comme ressource principale de l'hôtel. L'établissement aurait reçu, en 1922, entre 6 000 et 7 000 touristes. L'article du *Devoir* fut entièrement repris par *Le Nouvelliste*.¹



Coll. Guy Tousignant
Vue du Château, angle Laviolette et Hart.

Aussi, pour faire face à cette clientèle, l'histoire du Château se confond-elle avec une succession d'agrandissements, faisant de l'édifice un ensemble d'ajouts, qui pourtant ne manquait pas de charme. Le sanatorium de 1896 fut d'abord agrandi, au début du siècle, par l'achat des propriétés voisines sur la rue Laviolette. En 1908-1909, on ajouta 30 chambres. En 1912-1913, une autre annexe fut construite. En 1937, la station de radio CHLN s'installa dans la tour du Château. En 1945, l'hôtel comptait 150 chambres.²

Le dernier ajout reflétait bien la mentalité du Dr DeBlois, toujours soucieux de joindre au succès commercial une dimension patrimoniale et historique. En avril 1945, la Ville décide d'acheter la maison de la famille Duplessis, sise au coin des rues Laviolette et Hart, pour élargir



Coll. Guy Tousignant

Vue de l'angle sud-est avec galerie au bout de l'édifice. Deux voitures anciennes devant l'hôtel. Publié à Ottawa no 25 d'une série. Années 30 ou 40.

cette dernière. Derrière cette maison se trouve une annexe qui a abrité des bureaux d'avocats depuis cinquante ans, dont le juge Nérée Le Noblet Duplessis, Maurice Duplessis, Édouard Langlois, Louis-Delavoie Durand, Léon Lamothe et Maurice Langlois. La maison est démolie à l'automne 1946, et l'annexe, achetée par le Dr DeBlois, vient s'ajouter à l'arrière du Château, comme ultime agrandissement.³

La réputation du Château DeBlois tenait en grande partie à sa décoration intérieure, qui se voulait prestigieuse et authentiquement française. Le Dr DeBlois était un familier de l'Europe et de la France, notamment du château dont il portait le nom, le château de la ville de Blois. Il avait rapporté de France des idées et des éléments de décoration qui contribuaient à donner à son hôtel un cachet unique, qui firent sa réputation. La publicité du Château tablait fortement sur cette dimension vieille France :

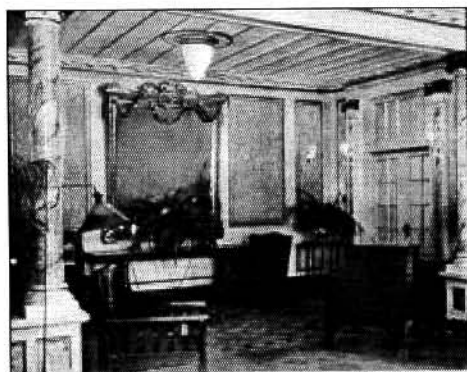
« Le splendide foyer de l'hôtel reproduit un ancien salon français avec ses colonnades, ses blasons, sa tapisserie bleu royal, ses fleurs de lys de l'époque de Louis XII et de

François I^{er}, réplique assez fidèle du célèbre Château de Blois, en France, la merveille de la Renaissance.

Le Grill et la grande salle à manger sont également de la Renaissance française. On y admire en particulier de superbes cheminées salamandre de Louis XII, des arabesques, des muraux et médaillons importés du Château de Blois (France), ainsi que des emblèmes Louis XII, François I^{er}, Anne de Bretagne et Claude de France.

Les visiteurs admireront, sans doute, l'escalier d'acajou, style colonial, sculpté il y a plus de cent ans, ainsi que le fameux miroir d'Édouard VII, hommage laissé par le Roi, alors Prince de Galles, lors de l'inauguration du Pont Victoria, en 1860. Cette merveille est un miroir doré, sculpté, surmonté des armoiries royales de l'Angleterre ».

Ce texte, inséré dans un dépliant publicitaire (vers 1951), est du Docteur Robert B. Ludy, d'Atlantic City, ex-professeur de l'Université de Philadelphie, É.-U., dans son livre sur les hôtels historiques.⁴ L'escalier d'acajou dont il parle faisait partie de la maison Dumoulin. Le fameux miroir, don du prince de Galles bien avant la naissance du Château, avait abouti à l'hôtel par les soins du docteur, on ne sait quand ni comment. Il aurait plus tard été sauvé de l'incendie et revendu à des antiquaires.



Coll. Guy Tousignant
Un salon du Château

Dans un autre dépliant touristique de la même époque⁵, on dit ce qui suit:

« Dans un article publié le 11 septembre 1951, dans la page éditoriale de son journal,

sous le titre « Three Rivers », M. Adrian Hayward, du « Worcester Telegram », de Worcester, Mass., écrit ce qui suit: « Nulle part dans la province de Québec ai-je trouvé une atmosphère plus profondément française que celle qui caractérise tout aussi bien la ville de Trois-Rivières que celle du Château (le Château de Blois). Ceci s'applique à la langue qu'on entend parler, aux enseignes publicitaires, à tout ce que les yeux peuvent lire, et aussi à tout ce qui se présente à notre vue. Mon opinion est que Trois-Rivières est certainement la ville, ou la municipalité, la plus française dont le Canada puisse s'enorgueillir ».

On comprend bien qu'un tel hôtel, unique à Trois-Rivières, ait reçu tous les grands personnages de passage dans la cité trifluvienne: visiteurs américains et européens, premiers ministres et ministres, artistes et célébrités. C'était le lieu de rendez-vous de l'élite trifluvienne, l'endroit où se tenaient la plupart des congrès, réunions de la Chambre de commerce, clubs sociaux, assemblées syndicales, comités divers. On y recevait pour des mariages, des ordinations, des rencontres familiales. Le Café Normandie et les jardins du Château étaient un endroit couru.

Le docteur Charles Numa DeBlois

Le Dr DeBlois était tout un personnage. Déjà, son curieux prénom Numa attirait l'attention. Dans une petite ville de province comme Trois-Rivières, à la tête d'une entreprise comme la sienne, connu au pays comme à l'étranger, il ne passait jamais inaperçu. D'autant plus que les photos publiées de lui le montraient très souvent, du moins après 1921, dans le brillant costume de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Toussaint Charles Numa DeBlois⁶ était le fils de Joachim DeBlois, dit Grégoire, marchand épiciier de la paroisse Saint-Roch de Québec, et de Arthémise Fréchette, de Saint-Pascal

de Kamouraska (qui en passant était la tante du grand poète Louis-Honoré Fréchette). Né le 1^{er} novembre 1867, Charles N. DeBlois est de la huitième génération, descendant de Grégoire DeBlois et de Françoise Viger, mariés à Château-Richer (11 septembre 1662) et établis pour plusieurs générations dans la paroisse de Sainte-Famille de l'Île d'Orléans.

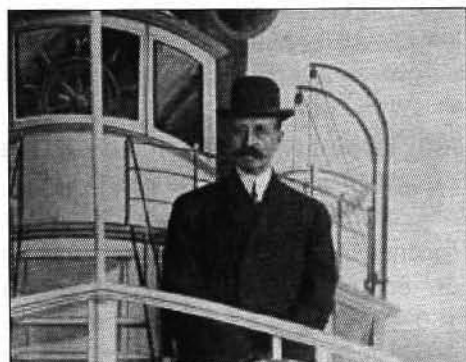


Coll. Guy Tousignant.
Photo Dupras & Colas.
Le Dr DeBlois vers 1950.

Sa carrière médicale est impressionnante. Dans sa ville, outre ses activités au Sanatorium, il fut rattaché au bureau médical de l'Hôpital Saint-Joseph et membre de l'Association médicale du district. Dans les deux cas, il occupa un temps la présidence. Il fut très impliqué dans l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du nord, comme secrétaire du troisième congrès, en 1906, à Trois-Rivières, et comme président du seizième congrès tenu à Montréal, en 1940. Il était membre actif de plusieurs sociétés médicales françaises et européennes, par lesquelles il fut honoré. Il reçut entre autres la Grande médaille d'or pour les Arts, Lettres et Sciences, de l'Institut historique et héraldique de France, le 20 octobre 1931, pour ses travaux scientifiques et notamment pour son Rapport sur l'hydrothérapie présenté au onzième congrès de l'Association

des médecins de langue française de l'Amérique du nord, en septembre 1930. Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire (1921), il avait aussi reçu, en novembre 1932, des mains de son évêque, Mgr François-Xavier Cloutier, la Croix d'or « Pro Ecclesia et Pontifice », tandis que son épouse était décorée de la médaille « Bene merenti ».⁷

Son intérêt pour la médecine et les thérapies par les agents physiques, et



Coll. Guy Tousignant
Le Dr DeBlois sur le navire White City, probablement en route pour l'Europe

tout autant sa passion pour la culture française et les éléments de décoration qu'il pouvait importer dans son hôtel, ont amené le docteur DeBlois à effectuer de nombreuses traversées de l'océan vers l'Europe. Il aimait dire qu'il avait franchi l'Atlantique une douzaine de fois, à une époque où l'affaire n'était pas courante comme aujourd'hui.

Une chose remarquable, dans l'histoire de Charles Numa DeBlois, c'est la jonction d'une brillante carrière médicale avec celle d'un homme d'affaires avisé. Cela n'a pas échappé au remarquable journaliste qu'était Yvon Thériault, qui publiait dans *Le Nouvelliste* du 25 juillet 1952, à l'occasion du 60^e anniversaire de profession médicale du docteur, un article intitulé: *Peut-on allier profession et vie sociale?* Il concluait ainsi son article :

« Il est assez rare pour un homme d'allier

aussi heureusement la pratique de sa profession et la direction d'une entreprise commerciale comme une hôtellerie. Le Dr C.-N. de Blois a réussi à fournir à la médecine et à sa ville une carrière féconde. Partout, il a parlé de Trois-Rivières de la meilleure façon. Toujours, il a cherché à se cultiver dans l'exercice de la médecine qu'il considère comme un art autant qu'une science. Il a bien mérité de sa petite patrie ».

À ses côtés, son épouse Cordélia Carignan était une femme remarquable.⁸ Douée pour la musique et la peinture, elle avait transmis ce dernier don à plusieurs de ses filles. Discrètement et dans l'ombre, elle a toujours secondé son mari. Cordélia Carignan, comme Charles, était fille d'une grande famille d'épiciers. Qui sait si ce ne serait pas par leurs parents épiciers, l'un à Québec, l'autre à Trois-Rivières, qu'ils se sont connus.

Onésime Carignan, le père de Cordélia, avait pour ancêtre François Duclos, arrivé en 1660 et originaire de Touraine.⁹ Ce sont des Duclos dit Carignan. Onésime, qui est de la sixième génération et cadet d'une famille de sept enfants, devient orphelin à 4 ans. Tout jeune, il s'initie au commerce chez le marchand général de Champlain. À 17 ans, il s'engage comme commis dans une épicerie de Trois-Rivières et après quelque temps, en 1865, il ouvre son propre commerce d'épicerie sur la rue Des Forges, qui perdure même après le feu de 1908, à l'endroit plus tard occupé par Zellers. Son neveu, Uldoric Carignan, fait ses premières armes dans ce commerce avant de lancer lui-même sa propre épicerie qui deviendra très renommée à Trois-Rivières, au coin des rues Badeaux et Saint-Antoine. Trois générations d'épiciers, Uldoric, Sylvio et André Carignan se succéderont à cet endroit jusqu'à ce que l'édifice soit démoli pour faire place à l'actuel stationnement municipal. Onésime Carignan était très impliqué dans les œuvres charitables de la ville. Sa réputation le conduisit à la Chambre des

communes où il siégea comme député de Champlain du 5 mars 1891 au 24 avril 1896. Il y laisse sa santé et meurt le 20 septembre 1897. Il a donc eu le temps de voir sa fille mariée au docteur DeBlois et d'assister aux débuts du sanatorium de son gendre.

Il est rare de voir une famille posséder, diriger et habiter pendant toute une vie un hôtel de l'envergure du Château DeBlois. Le docteur et son épouse ont en effet toujours habité et élevé leur famille dans la partie nord de l'hôtel, le noyau originel constitué par la maison Dumoulin, haussée de deux étages additionnels. Ils ont eu quatre filles et deux garçons. Germaine, l'aînée, a marié le docteur Frédéric Houde, dentiste. Berthe a épousé monsieur Bernard Tousignant, gérant de la Dominion Life et ensuite directeur d'un important bureau d'assurances. Ce sont deux familles nombreuses et bien connues à Trois-Rivières. Deux autres filles, Éva et Alice, sont demeurées célibataires. Charles, marié à Pauline Spénard, et père de quatre enfants portant le nom DeBlois, succéda à son père comme directeur de l'hôtel. Enfin, son autre fils, Georges, médecin, marié à Béatrice Poisson, pratiqua la médecine à l'hôtel, et n'eut pas de descendants.

Le docteur DeBlois a fait l'objet de nombreuses fêtes de la part de ses confrères



Coll. Guy Tousignant
Le Dr et Mme DeBlois, à leur Jubilé d'or, 28-30 octobre 1944.

médecins et de ses concitoyens. La célébration du Jubilé d'or des époux DeBlois, les 28-29-30 octobre 1944, fut particulièrement somptueuse. La

Société médicale de Trois-Rivières, les autorités civiles et religieuses, la famille et les amis leur rendirent un vibrant hommage. Mgr Alfred-Odilon Comtois était apparenté à Madame DeBlois par sa sœur Annie Comtois, mariée à Sylvio Carignan. Après une messe au monastère du Précieux-Sang, (Mme DeBlois avait une sœur, Éva, religieuse à ce monastère), un banquet suivit au Château au cours duquel leur petite-fille Louise DeBlois, leur fils Charles, leur gendre Frédéric Houde et Monseigneur Comtois prirent tour à tour la parole. Le journaliste Clément Marchand rendait compte de cet hommage quelques jours plus tard :

*« Cette fête de jubilé d'or met en lumière, une fois de plus, les mérites d'un homme dont le nom est synonyme d'esprit gentil-homme, de sens familial, de loyauté aux fiers principes des foyers français, synonyme aussi d'esprit social, toujours à l'affût de la connaissance et de l'initiative à développer. Mme de Blois, pour tous ceux qui la connaissent, participe toujours à quelque titre à ces belles qualités sur lesquelles repose la féconde carrière de son mari ».*¹⁰

Le jeudi 9 octobre 1952, la vie du docteur DeBlois connut un dénouement dramatique.¹¹ Au beau milieu de la fête que lui offrait la Société médicale de Trois-Rivières pour ses 60 ans de pratique médicale et ses 85 ans, le docteur se sentit mal et s'excusa pour se retirer dans ses appartements. Bientôt on fit mander son fils Georges, médecin, et le docteur Adélard Tétreault, cardiologue, à son chevet. Il succombait quelques instants plus tard, à 8h10. Les derniers sacrements lui furent administrés par l'abbé Bernardin Auger, vicaire à la cathédrale. Il y avait trois banquets ce soir-là, dans les salles du Château DeBlois : la Société médicale de Trois-Rivières, la Soirée des dames du club Richelieu, le premier banquet de l'année du Jeune Commerce. Les trois banquets furent interrompus. Comme si une certaine époque de la vie trifluvienne se terminait.

Après le décès du Dr DeBlois

Le Château allait quand même poursuivre ses activités pendant 14 ans après le décès de son fondateur. En



Source: Three Rivers Year Book 1936, p. 79.
Charles DeBlois Jr

effet, le fils de celui-ci, Charles Olivier DeBlois, assurait la gérance de l'établissement depuis de nombreuses années, aux côtés de son père. Né le 22 janvier 1905, il avait débuté dans l'hôtellerie en 1927 par un stage d'un an à l'hôtel Ludy à Atlantic City, sous la direction du Dr Ludy. Cet hôtel était reconnu comme un des plus fashionables du continent. Un peu plus tard, boursier de l'Association hôtelière de la province de Québec, il avait fait un stage d'études à l'Université de Cornell, à Utica, N.Y. Marié à Pauline Spénard, il était le père de trois filles et d'un garçon.¹²

Sous sa direction, l'hôtel continuait sur la voie du succès. Malheureusement, Charles DeBlois mourut prématurément, le 17 janvier 1958, à l'âge de 52 ans et 11 mois.¹³ De plus, dix mois ne s'étaient pas écoulés que Madame Cordélia Carignan DeBlois décédait à son tour, le 2 octobre 1958, âgée de 93 ans. La tradition d'un hôtel de propriété familiale n'allait pas survivre à ces départs et la succession dut vendre l'établissement.

C'est M. Antonio Pilotte, un hôtelier de carrière natif de Chicoutimi, qui s'en porta acquéreur. Le 12 août 1960, *Le Nouvelliste* annonçait en manchette : « Le Château DeBlois et le Club des Forges vendus ». M. Pilotte était propriétaire du Club des Forges depuis 1947 ; il le vendait à Gaston Pérusse, le frère de la vedette de cabaret Roméo Pérusse, et à Jean-Guy Talbot, vedette du Canadien, pour acquérir le Château. Le montant

des transactions n'était pas dévoilé. Le contrat fut signé le 16 août devant les notaires Lamy, Martin et Bérard. C'était le dénouement d'une longue série de rumeurs, depuis le décès des DeBlois, père et fils.

Antonio Pilotte allait faire plusieurs transformations, et opérer l'hôtel tout en maintenant le caractère français de la décoration. Et cela jusqu'au fatal incendie relaté plus haut, soit huit ans plus tard.

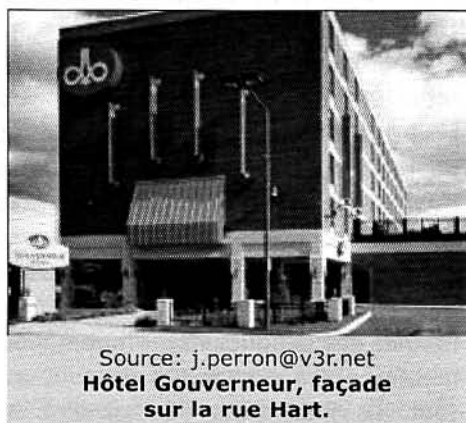
On se relève péniblement de l'incendie

Au lendemain de l'incendie, le propriétaire ne baissait pas pavillon. Au contraire, il annonçait qu'il allait reconstruire le Château DeBlois dans un édifice ultra-moderne de 100 à 150 chambres avec parc de stationnement.¹⁴ Des assurances d'à peine 300 000 \$ laissaient toutefois entrevoir que le propriétaire allait difficilement remplir ses promesses. Effectivement, on assista dans les mois et années qui suivirent à un chassé-croisé de ventes, cession, faillite.¹⁵ Deux ans après le feu, le 30 septembre 1968, l'emplacement est vendu par le syndic Maurice de Coster à Gestion Landes pour 105 000 \$. Le 27 novembre 1968, il est revendu à trois associés : Gérard Gignac, Pierre Beauvais et Camille Lusignan, pour 130 000 \$. Ceux-ci le revendent à la Compagnie 3-R inc. le 12 février 1969. Cela mènera à la construction d'un nouvel hôtel tout à fait moderne qui ouvrira ses portes l'année suivante, le 9 juillet 1969. C'est le Sheraton-DeBlois¹⁶, qui associe le nom historique à celui d'une grande chaîne internationale. L'inauguration officielle a lieu à l'automne suivant, le 29 octobre 1969. Puis, en 1973, le Sheraton-DeBlois cède la place à l'Auberge des Gouverneurs qui deviendra, six ans plus tard, l'Hôtel Gouverneur. Entre-temps, le contexte de l'hôtellerie a beaucoup changé, avec l'apparition de plusieurs concurrents, notamment

l'hôtel Le Baron (maintenant Hôtel du Roy), en 1970, et surtout le Delta, en 1991.¹⁷ Mais c'est une autre histoire.

Le souvenir du Château

Un hôtel ayant tenu une place aussi



Source: j.perron@v3r.net
Hôtel Gouverneur, façade
sur la rue Hart.

importante dans la vie de la cité trifluvienne mérite que son nom soit perpétué de quelque manière. Effectivement, on trouve un certain nombre de rappels dans la ville.¹⁸

À Trois-Rivières, à proximité du Cegep de Trois-Rivières, deux rues rappellent la famille du docteur Frédéric Houde, et de Germaine DeBlois, son épouse. La rue Houde, qui va de la rue Marguerite-Bourgeois à la rue De la Terrière, a été ouverte en 1951 et prolongée en 1959. Elle est nommée en l'honneur de la famille Houde qui l'a cédée à la municipalité. De même, la rue De Blois, tout près de l'autre, a été ouverte entre les rues De la Terrière et Père-Marquette en 1951 et prolongée en 1959. Elle est nommée

en l'honneur de madame Germaine DeBlois, qui l'a cédée à la ville.

Dans le secteur Cap-de-la-Madeleine, la rue De Blois est nommée en l'honneur du docteur Charles Numa DeBlois. Il y possédait, comme on l'a vu, une grande propriété. Cette rue De Blois est située entre les rues Ste-Madeleine et Loranger, à l'arrière de la Maison de la Madone. Il faut noter qu'après le 20 septembre 2004, en raison de la fusion des villes, le nom de la rue a été modifié en Charles-De Blois. Une autre rue du secteur Cap-de-la-Madeleine porte un nom relié à la famille DeBlois. C'est la rue Carignan, près de l'étang du Moulin. Elle est nommée en l'honneur des frères Émile et Lucien Carignan, importants marchands de Trois-Rivières qui possédaient le lot 122 de la paroisse Sainte-Madeleine. Ils étaient les fils d'Onésime et frères de Cordélia Carignan, épouse du docteur DeBlois, et avaient repris le commerce de leur père après son décès.¹⁹

Le nom DeBlois aurait pu être perpétué par l'hôtel Sheraton-DeBlois, bâti sur le même emplacement et inauguré en 1970, mais le nom DeBlois a disparu avec l'achat de l'hôtel par l'Auberge des Gouverneurs, en 1973.

Plus tard, en décembre 1988, on annonçait en grandes pompes un projet majeur d'hôtel attendant à la nouvelle Place du marché, au coin des rues Notre-Dame et Saint-Georges. La chaîne Relax Plaza allait construire, au coût de 10 millions, un hôtel de 6

étages et 120 suites. À la suggestion du maire Gilles Beaudoin, l'hôtel allait faire revivre le nom de Château DeBlois.²⁰ Le projet tomba à l'eau et c'est l'hôtel Delta qui vit le jour.

Enfin, il appartenait au docteur Roch Parent de faire revivre le nom dans le domaine de l'hôtellerie, lorsqu'il nomma Manoir De Blois le gîte du passant qu'il ouvrit dans l'antique résidence du juge Antoine Pollet (1807-1887) et de la famille Girard, au 197 rue Bonaventure, à Trois-Rivières. Cette maison aurait été construite la même année que la maison Dumoulin (1828) et s'y apparente au plan architectural, raison de plus pour le propriétaire de faire revivre le nom de l'hôtel issu de cette maison patrimoniale.

Il reste à souhaiter qu'une plaque commémorative, à l'instar de ce qu'on voit en plusieurs lieux de mémoire trifluviens, vienne rappeler aux passants le prestigieux sanatorium et hôtel qui a occupé pendant soixante-dix ans le coin des rues Laviolette et Hart. Elle pourrait être apposée sur un mur extérieur ou dans l'entrée de l'Hôtel Gouverneur qui lui a succédé.

01. Le Nouvelliste, 1923, 14 juillet, p. 4; 1927, 20 août, p. 22.

02. Le Nouvelliste, 1945, 19 décembre, Supplément, p. 31.

03. Le Nouvelliste, 1945, 20 avril, p. 3; 28 août, p. 3; 1946, 25 septembre, p. 3; 26 octobre, pp. 3 et 5.

04. ASTR, Fonds Eudore-Bellemare, 003-055A. La même citation est utilisée dans un article du livre *Trois-Rivières et la région, magnifique essor industriel*, édité par la Société historique industrielle inc., Montréal 1954, pp. 75-76.

05. ASTR, Fonds Eudore-Bellemare, 003-055A.

06. Généalogie Grégoire DeBlois, de François DeBlois à Anne de Blois, 1607-2000, document inédit par Pierre de Blois, ingénieur, Montréal, 26 pages.

07. Le Nouvelliste, 1966, 20 juillet, p. 17.

08. La journaliste Claire Roy (Mamie) avait rendu un bel hommage à Mme DeBlois à l'occasion de son 90e anniversaire de naissance, dans *Le Nouvelliste*, 1955, 2 septembre, p. 8. Voir aussi à son décès : *Le Nouvelliste*, 1958, 3 octobre, p. 8.

09. Jacques Saint-Onge, Nos familles et leurs origines, Les dénommés Carignan, dans *Le Nouvelliste*, 1979, 11 août, pp. 28-29; L'abbé Prosper Cloutier, *Histoire de la paroisse de Champlain*, Imprimerie Le Bien public, Trois-Rivières 1917, tome II, pp. 480-494.

10. Le Bien public, No. 44, jeudi, 2 novembre 1944. ASTR, Fonds Claude et Antonio-J. Pilote, FN-0602.

11. Le Nouvelliste, 1952, 10 octobre, pp. 1 et 7.

12. Le Nouvelliste, 1934, 16 juin, p. 6, Supplément « Biographies mauriciennes ».

13. Le Nouvelliste, 1958, 18 janvier, pp. 3 et 17.

14. Le Nouvelliste, 1966, 15 juillet, p. 3.

15. Voir Index des immeubles, lots 2161, 2161-1, du Cadastre de la Cité des Trois-Rivières.

16. Le Nouvelliste, 1970, 6 juillet, p. 17; 29 octobre, p. 23.

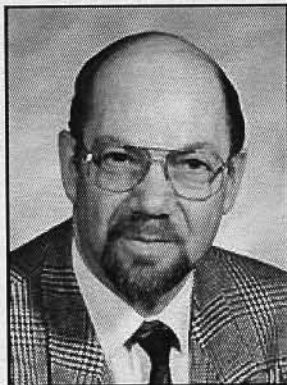
17. Cf Notes manuscrites inédites de Daniel Robert sur le Château DeBlois, pp. 33-34.

18. Les rues de Trois-Rivières, leur origine, leur histoire, par René Verrette, 2^e édition, Trois-Rivières 1984, pp. 18 et 36.

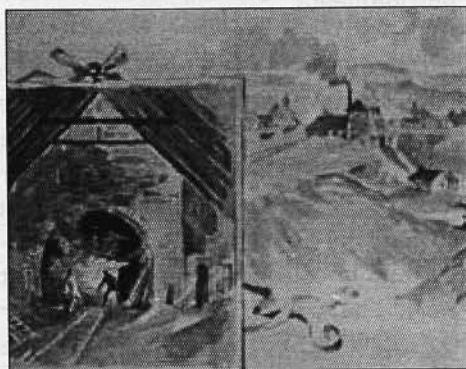
19. Répertoire des édifices anciens. Historique des noms de rues de Cap-de-la-Madeleine, Publication du 350^e anniversaire de Cap-de-la-Madeleine, 1651-2001, pp. 110 et 112.

20. Le Nouvelliste, 1988, 15 décembre, p. 27.

Le voyage de « La Capricieuse » au Canada en 1855 (6^e et dernière partie)



Par François De Lagrave
Membre
d'Appartenance Mauricie



Archives du Séminaire de
Trois-Rivières - 0014-Q3-80
L'entreprise des Vieilles Forges
En mortaise le haut fourneau

Une autre belle réception à l'établissement des Forges

Ce fut sous des coups de fusil et de mortiers en miniature que William Henderson, directeur [surintendant] de cette usine [...] qui date du temps de Colbert (137), encore selon le journaliste, accueillit les distingués visiteurs. Lentement, ils escaladèrent les flancs du coteau où [s'élevaient] les principaux bâtiments. Déjà, ils pouvaient apercevoir la petite rivière des Forges qui sert de moteur à cette fabrique. D'abord, les invités visitèrent le plus ancien bâtiment de la forge situé à mi-côte. Au sommet, le haut fourneau semblait avoir retenu leur attention :

Le haut fourneau où s'engouffre au milieu des flammes, la [le] minéral de fer, dit Bogore [sic], aussi riche qu'abondant, que l'on tire des environs; d'énormes soufflets, dont le mouvement est communiqué par un mécanisme que le pouvoir de l'eau met en action, alimentent la chaleur incandescente de deux foyers à réverbère. Il se fond, dans ce bel établissement, différents ustensiles de ménage et des roues de wagons pour chemins de fer. La fonte nous a paru de fort belle qualité. On y trouve aussi un atelier de ménage.

Henderson, l'homme de confiance de l'administrateur John Porter, démontra une exquise politesse tout au long de la visite. Il leur offrit l'hospitalité et une collation dans sa maison d'habitation, à laquelle le journaliste donne à tort (138) les Jésuites comme constructeurs. Selon lui, ils en auraient fait construire les murs épais et massifs comme ceux d'une forteresse, vers la fin du 17^e siècle, alors qu'il s'agit certainement de la Grand'Maison. Dans une vaste salle, où Henderson introduisit les visiteurs, paraissait une table richement servie, [...] une table chargée de pâtisseries et de vins, dont il est écrit qu'ils en usèrent largement. Trois toasts furent portés, un premier à la France, un second à l'Angleterre et un troisième à Gauthier et de Belvèze. Aux réponses de ces derniers, de bruyants cheers [attestèrent] l'assentiment de l'assemblée. Le temps était déjà venu de partir. Sept milles [11,2 km] les séparaient encore de Trois-Rivières. Les visiteurs ne savaient guère à ce qui les attendait d'ici peu de temps.

Une fin d'excursion mouvementée

De l'établissement des Vieilles Forges, la rivière Saint-Maurice s'élargit de plus en plus en direction de son embouchure, le fleuve Saint-

Laurent. L'envoyé de L'Ère nouvelle nous fait observer le panorama et le décrit comme une scène aussi grandiose que variée. De chaque côté, des érables, des merisiers, des bouleaux, des trembles, des noyers mêlaient leurs rameaux à ceux des pins et des épinettes. Depuis le début de la journée, un temps magnifique avait augmenté les charmes du voyage. Puis, soudainement, en abordant le dernier mille [1,6 km] avant le moulin des Norcross & Philipps [ou moulin des Américains], l'humeur de la température changea du tout au tout. Le journaliste décrivit bien la situation critique qu'elle engendra :

Le ciel se couvre de nuages de mauvais augure, le vent du nord-ouest, qui souffle soudain avec violence soulève les vagues de la rivière agitée par l'ouragan; les canots grands et petits dansent avec leurs passagers à qui se [ce] bal improvisé ne plaît nullement. Le corps de musique reste muet. La grande voix de l'orage domine tout autre bruit.

Le vent, de son souffle impérieux, [fouettait] les flots. Au dire du rédacteur, les arbres pliaient, d'autres se brisaient. De plus, des planches empilées [volaient] comme des liens de paille par la force du vent. Tandis que le canot amiral, pour sa part, faisait hardiment face à l'orage, en tenant la cape [sic], les autres canots de la flottille faisaient force de rames, pour aborder et s'abriter des coups du vent violent, aux pieds de la côte abrupte. Heureusement, le grain [de pluie] était trop violent pour durer longtemps. Le vent se calma quelque peu, la pluie cessa, un apaisement relatif suivit, tel que les canots reprirent la route. Aucun accident ne fut déploré. Les Français, néanmoins, dans le canot amiral en furent quitte pour toute une série d'émotions fortes depuis leur départ du poste des Grès.

Les canots arrivèrent successivement près de deux steamers, le Trois-Rivières et le Bécancour, tous les deux pavoisés. Ce dernier, pittoresque, était couvert de pompiers en costume écarlate et, le premier, chargé de citoyens, de citoyennes et d'enfants de la ville de Trois-Rivières et des localités environnantes venus au devant des voyageurs. La rivière étant encore un peu agitée, les organisateurs jugèrent plus prudent de quitter les canots et de monter sur le Trois-Rivières. Et comme la société avait pris du retard, à cause des désagréments causés par la vilaine température, dut être supprimée la visite au moulin Norcross & Philipps ou moulin des Américains, l'un des plus beaux qui existent au Canada, selon *L'Ère nouvelle*. Arrivés au port, les Trifluviens rassemblés saluèrent de nouveau le commandant et le capitaine français par de nouveaux hourras et des coups de canons. Il était 17 h 30. Avant de rentrer dans l'hôtel Canada, étaient déjà rassemblées un millier de personnes dans ses abords. Encore quelques discours réjouirent autant la foule que les invités d'honneur.

Les dernières heures passées à Trois-Rivières

En ce 17 août, autant les Français que les notables n'étaient pas sans savoir qu'un grand événement avait lieu en France. En effet, ce jour même, dans le cadre de l'Exposition internationale et universelle de Paris, la souveraine de la Grande-Bretagne franchissait la mer du Nord pour rendre visite à l'empereur de France. La nouvelle était claire :

La reine Victoria, escortée de six vaisseaux de guerre, a traversé à Boulogne le 17 et devrait séjourner en France six jours. [...] Six magnifiques voitures, écarlate et or, [ont été préparées] pour la reine Victoria et sa suite.

Elle ne devait pas habiter Paris, mais

trois châteaux, ceux de Saint-Cloud, Fontainebleau et Versailles, où dans cette dernière résidence, [...] une fête sera donnée. Le bal, selon la nouvelle, aura lieu dans la Galerie des glaces. Napoléon III, par cette réception, voulait resserrer encore plus solidement la nouvelle alliance entre les deux pays inaugurée au début de la guerre de Crimée et qui se poursuivait.

Un grand dîner avait lieu à 18 h 00 à l'hôtel Canada en l'honneur de la France et du commandant Henry de Belvèze. Pertinemment, nous savons que ce banquet se passa *fort gaîment sans être régi par la loi de la Tempérance, pas plus que les précédents* [sic] *repas*. Nous savons, et nous le devinions aussi, que *l'artillerie des speeches à la suite des toasts* [recommença] *son feu et le* [continua] *avec vigueur jusqu'à 9 heures* [21 h 00]. Suivit un *bal public* qui se tint dans les salons de Mme Royer où la plupart des invités au banquet se rendirent. Malgré la fatigue de cette journée éprouvante, les deux Français ne se firent pas prier pour se joindre à de *charmantes danseuses*. Ils affrontèrent *quadrilles, valse, polkas et cotillons aussi légèrement que s'ils n'avaient que 25 ans*. Les douze coups de minuit venaient de retentir. *Le temps marchait plus vite encore que les violons*. Pourquoi pas encore d'autres danses! Le rédacteur relate : *Pour se rafraîchir, après plusieurs danses, la société se rend à la salle où est servie la collation, puis revient danser de plus belle*. Mais quand arrêter? Le journaliste ajoute : *jusqu'à l'heure où la voix bruyante, mais peu harmonieuse du steamer venant de Montréal, annonce aux joyeux danseurs qu'il est temps de quitter le bal, de dire adieu aux belles danseuses*. Il était environ 01h 30 dans la nuit du 18 août. *L'Ère nouvelle* termina le récit de cette réception de quarante-huit heures en Mauricie par ces phrases :

Les deux nobles étrangers [...] montent à bord du vapeur [...] tandis que les braves musiciens à Trois-

Rivières, en uniforme, saluent, par des airs bien exécutés, leur départ comme ils ont salué leur arrivée. [Les visiteurs] ne durent point, le reste de cette nuit, s'assoupir dans les bras de Morphée, après avoir pressé les belles de Trois-Rivières.

Quand le vapeur se prépara à quitter le port trifluvien les flots étaient encore agités, quoique le vent avait cessé, après les avoir soulevés vers les nues. Alors, le bateau, ébranlé par ses roues à aube, [s'éloigna] du rivage et bientôt [disparut] dans la nuit (139). Sans nul doute, avec une pointe de tristesse, dans le cœur des Trifluviens car, comme l'écrivait récemment René Hardy, *La Capricieuse* avait créé chez eux beaucoup d'émoi (140). La ville de Trois-Rivières, dont l'origine française remontait à 1634, à l'époque ancienne du roi Louis XIII et du ministre Richelieu, pouvait être fière de l'accueil qu'elle avait réservé à l'éloquent émissaire de l'empereur Napoléon III. Elle n'avait pas à en rougir.

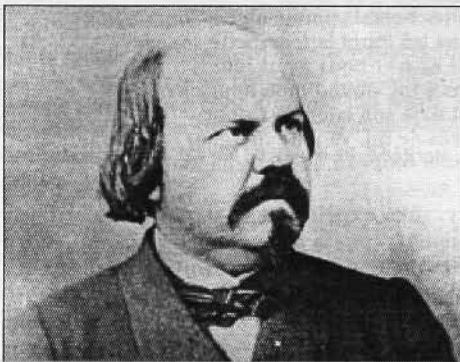
*Nos poètes chantaient la France revenue ;
Et le père, à l'enfant qu'étonnait tout cela,
Disait : - Ce pavillon qui brille dans la nue,
Incline-toi, mon fils! - c'est à nous celui-là!
[...]*

*Oh! c'est que ce vaisseau, c'était la France même
- Aigle immense un instant repliant son essor -
Qui revenait à nous, disant- J'aime qui m'aime ;
Vous êtes mes enfants, et je vous aime encor!*

Louis Fréchette, *La légende d'un peuple*,
« La Capricieuse », 8^e et 10^e quatrains.

Les derniers jours à Québec

La Capricieuse mouillait au port de Québec depuis déjà près de six semaines lorsque le commandant de Belvèze et son chef d'état major Gauthier revinrent à Québec, à la grande joie de sa population. Les journaux canadiens avaient relaté en détail toutes les réceptions, parfois somptueuses, dont ils avaient été l'objet. La corvette était encore l'objet d'admiration et de fréquentes visites.



Archives nationales du Québec
GH-270-14
Octave Crémazie (1827-1879),
libraire, poète national
Fondateur de l'École patriotique
de Québec

Quant aux marins, ils continuaient d'être sollicités ici et là, en compagnie d'officiers, soit pour des promenades, soit pour de petites fêtes. Semble-t-il qu'ils ne furent pas la cause de scandales publics. Ils assistaient à la messe chaque matin. En outre, le 15 août, à 6 h 00 du matin, pendant le séjour de Gauthier et de Belvèze à Montréal, les jeunes mousques de *La Capricieuse* avaient assisté à la messe à la cathédrale et avaient été confirmés par l'évêque coadjuteur de Québec. Il ne faut pas omettre aussi que, quelques jours après le retour de monsieur de Belvèze, tout l'équipage reçut une visite significative. Éveline Bossé la raconte :

Les marins de la Capricieuse reçoivent la visite de Mgr Baillargeon accompagné d'une quarantaine de prêtres. Ces dignitaires ecclésiastiques sont reçus avec les démonstrations de la plus vive sympathie et du respect le plus profond. À l'instant même où ils quittent le bateau, la Capricieuse les salue de plusieurs décharges d'artillerie. (141)

Il était maintenant sûr que l'Église catholique canadienne considérait cette venue française comme bénéfique pour la nation sur laquelle elle veillait si scrupuleusement.

Deux faits survenus dans les derniers jours du séjour des Français dans la Capitale concoururent à intensifier encore l'enthousiasme des Canadiens pour ces fils de la Vieille France. L'historienne Bossé nous les narre, empruntant leur récit à *Dates lévisiennes* de Pierre-Georges Roy. Lors d'un feu dans une grange de foin qui s'était déclaré le 23 août, le commandant envoya à terre une partie de son équipage, de plus munie de pompes à incendie empruntées au bateau. Ils rendirent de fiers services en empêchant le feu de se communiquer à d'autres bâtiments. Le lendemain, 24 août, nouvel incendie, cette fois dans un hangar, propriété de Thomas Fraser, de Lévis. Soixante marins de la *Capricieuse* traversèrent à Lévis et, avec le concours d'une escouade de voltigeurs pompiers de Québec, réussirent enfin à circonscrire l'incendie. Ainsi, conclut l'historienne, les marins [...] se sont distingués non seulement par l'accueil chaleureux fait à leur nombreux visiteurs, mais aussi par le dévouement apporté aux Lévisiens à éviter une conflagration. (142)

En ce même jour que le second incendie, la veille du grand départ, paraissait dans le *Journal de Québec*, suivant encore Éveline Bossé, un poème d'Octave Crémazie dédié aux marins de la *Capricieuse* et intitulé *Le chant du vieux soldat*. À l'époque

de François-Xavier Garneau, auteur de *l'Histoire du Canada*, le poète Crémazie, dont la librairie était sise sur la rue de la Fabrique, à Québec, en vint à constituer un véritable *cénacle littéraire*, dévoué ardemment au mouvement romantique français. *Peu d'écrivains ont aimé leur patrie à un tel degré et, à l'occasion de circonstances solennelles pour son peuple, comme l'arrivée de La Capricieuse, le poète se sentit poussé à exprimer l'âme de la collectivité* (143). Quelques extraits de ce poème aux accents patriotiques vous situeront bien dans l'ambiance que connaissait alors le Bas-Canada au cours de l'été 1855 :

*Vous partez. Et bientôt, voguant vers la patrie,
Vos voiles salueront cette mère chérie!
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères?
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublierons jamais leur gloire et
leurs bienfaits.*

[...]

Albion notre foi, la France notre cœur.

[...]

*Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire,
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas :
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore,
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas?*

M. de Belvèze, touché tout autant que la population des nobles sentiments exprimés dans ce poème, ne voulut pas partir sans complimenter lui-même le poète pour ses beaux vers. Lors de sa visite à notre futur barde national, nous rapporte Éveline Bossé, il déclara :



Le Parc où l'on explore le temps

Je sens le besoin de venir vous remercier pour votre magnifique poésie et pour l'hommage si délicat que vous en avez fait aux marins de la Capricieuse. Je suis ici l'interprète de tous et je me plais à vous dire que vous avez fait là un beau poème aussi français par les sentiments que par la forme et le style. (144)

L'on sait que la librairie d'Octave Crémazie, mal gérée, causa au poète de graves déboires économiques et que, sous le nom de Jules Fontaine, il s'exila à Paris en 1862, où il fut témoin des malheurs de la France de 1870 et de 1871. Pauvre et quasiment abandonné, le poète national, nostalgique et mélancolique, mourut au Havre en 1879. On le considère avec Albert Lozeau et Émile Nelligan comme l'un des membres de la trilogie des vies sacrifiées à la poésie. (145)

La mission officielle de monsieur de Belvèze s'acheva le 25 août 1855. Depuis quelques jours, le bateau con-

naissait une activité plus fébrile que d'habitude. Un va-et-vient de personnes laissait déjà supposer un départ prochain. Vers 10 h 00, la corvette s'appêtait à partir. Je suis parti de Québec pour Terre-Neuve, écrivit le commandant au ministre de la Marine, après avoir reçu du gouverneur général et de la population les adieux les plus flatteurs et les plus affectueux (146). Peu de temps après les amarres étaient larguées. La corvette de trente-trois canons, touée par l'Admiral, faisait à Québec et au drapeau de la citadelle ses derniers adieux. Autant par prudence que par politesse le bateau canadien l'accompagna jusqu'au bas du fleuve Saint-Laurent, comme cela avait été dans la région du Bic au début de son voyage. Maintenant, toutes voiles dehors, La Capricieuse cinglait vers les îles Saint-Pierre et Miquelon. Et, comme le disait un journal du Bas-Canada : Son arrivée fut l'acclamation d'une joie

universelle, son départ contient toutes les tristesses d'un adieu du cœur. Un véritable adieu? La destinée de l'État québécois nous l'apprendra.

Les suites de la mémorable odyssée

Quant aux effets produits par la mission confiée par le gouvernement impérial au commandant de Belvèze, les historiens ne s'entendent que sur un point. Le périple effectué par l'officier français causa un très grand émoi et suscita, chez la population canadienne-française surtout, un enthousiasme tel qu'il fut interprété par elle comme de véritables retrouvailles entre la France et le Bas-Canada, lesquelles peuvent être résumées par ces mots du cœur : *Nos gens sont revenus!* À part cela, les interprétations des historiens sont parfois diverses :



ABITIBI CONSOLIDATED

DIVISION LAURENTIDE



ABITIBI CONSOLIDATED

DIVISION BELGO

Le voyage qui avait soulevé tant d'enthousiasme se solde par une note plutôt négative. "Si on se rappelle que l'objectif du voyage était uniquement commercial, affirme l'historien Jacques Portes, on peut affirmer qu'il n'a pas été atteint. Le développement réel du commerce franco-canadien ne débutera - timidement - qu'après l'établissement du consulat et sans relation de cause à effet avec l'événement de 1855." [...] Or, dans tous les domaines, sinon dans l'imagination populaire, la visite de la corvette française reste isolée et sans suite immédiate. Jacques Lacoursière (147)

Certains ont prétendu que le premier consulat de France au Canada fut fondé à Québec par Belvèze. C'est une inexactitude, et, d'ailleurs, le marin n'avait nullement qualité pour cela. [...] Du point de vue sentimental, la mission fut sans aucun doute un triomphe. [...] Ce n'est que plus tard, et à la suite de tractations laborieuses, que nous verrons les deux pays inaugurer des relations commerciales directes. Armand Yon (148)

Ce n'est donc pas la visite de *La Capricieuse* qui a introduit le romantisme au Canada [...]. La venue de *La Capricieuse* [...] mit aussi fin à la froideur qui avait toujours existé, depuis la Révolution française [...]. Le commandant de Belvèze se flattait un peu indûment du succès de sa mission [...] Mason Wade (149)

Si vous ouvrez un manuel publié dans la province de Québec, vous y lirez qu'en 1855 *La Capricieuse* mouilla devant la capitale de la vieille colonie française et que du voyage du commandant Belvèze date la reprise des relations entre la France et les Canadiens. Robert de Roquebrune (150)

Durant le séjour du commandant de Belvèze et de son équipage, les Canadiens-Français acclamaient la France dans leurs personnes. Mais quelle France? La France de l'Ancien Régime d'avant 1789 OU celle de Napoléon III, issue des révolutions de 1789, 1830 et 1848? Même s'ils acclamaient et chantaient le drapeau

de *La Capricieuse* qui, en fait, était celui de la Révolution et de l'Empire, les fils de l'ancienne Nouvelle-France, paradoxalement, ne rêvaient pas à la France contemporaine, comme l'a écrit René Verrette, mais [à] des représentations idéalisées d'un monde qui disparaît peu à peu, le repoussoir de cette Amérique inquiétante par son progressisme et son assurance presque insolente. Ainsi,



Armand Yon, *Le Canada français vu de France - (1830-1914)*, p. 7.
Timbre des Postes françaises émis en 1955 lors du 100^e anniversaire de la venue au Canada de la corvette « La Capricieuse »

en 1855, note encore Verrette, la visite du commandant de Belvèze donne, incidemment pour la région de la Mauricie qu'il a étudiée, le coup d'envoi au courant trifluvien d'admiration à l'endroit de l'ancienne patrie, c'est-à-dire un appui sans réserve à une certaine France catholique et traditionnelle. N'est-ce pas là, comme il le souligne, un des aspects singuliers quoique éloquents du discours de résistance à la modernité (151) et qui se perpétuera encore pendant un siècle !

Pour ce qui est de monsieur de Belvèze, le mauvais sort s'acharna sur son avenir militaire. Il devait mener une mission avant tout commerciale, pour sûr! mais les autorités impériales de Napoléon III lui mandaient aussi de rétablir notre influence dans la colonie si pleine encore de sympathies pour la France, de ménager les susceptibi-

lités anglaises, de produire un exposé de sa [le Canada] situation politique, morale, religieuse, de son état militaire (152). Les trois rapports du commandant déposés au ministère de la Marine et à celui des Affaires étrangères furent des plus complets. Ces rapports, pour être honnêtes, ne pouvaient masquer l'enthousiasme général que son voyage avait suscité dans le Bas-Canada, tout particulièrement. Un tel débordement avait inquiété les autorités des Tuileries, et surtout l'Angleterre. Le gouverneur général du Canada, sir Edmund Walker Head, s'offensa de l'enthousiasme soulevé par le visiteur et ses protestations à Londres eurent pour effet de ruiner [sa] carrière (153). Le commandant n'obtint pas la fonction de contre-amiral qu'il convoitait tellement, surtout après le succès qu'il venait de remporter au Canada, du moins c'était son opinion. Après maintes démarches, dégoûté, amer, le vieux marin fut mis à la retraite. Monsieur de Belvèze décéda dans son hôtel de Toulon le 8 février 1875, vingt ans après son célèbre périple. Il nous semble que ce commandant aurait mérité un meilleur sort. Diplomatie oblige !

Sa correspondance avec des ami(e)s de longue date révèle des impressions franches, pour ne pas dire parfois narquoises, qui dénotent aussi de l'humour et qui ne sont pas toujours présentes dans les trois rapports officiels. De Belvèze leur raconte quelques détails à propos de ce qu'il appelle ses étranges pérégrinations :

J'arrive du Canada où j'ai fait la course la plus mirobolante qui puisse être racontée. [...] Aussi ai-je fait à travers 800 lieues [2400 milles ou 3840 km] de fleuves, de lacs, de chemins de fer, un voyage princier, passant sous je ne sais combien d'arcs de triomphe, trouvant la nuit et le jour la population, les municipalités m'attendant à l'entrée des villes une adresse à la main, et moi, pauvre hère, obligé de répondre à tout cela par de beaux et bons discours qu'il fallait plus tard paraphraser à merci dans des banquets, des toasts, etc., etc. [...] Si je ne suis pas mort d'indigestion, j'aurais dû mourir de vanité; heureusement que mon estomac et mon bon sens m'ont défendu de l'un et de l'autre trépas.

De ses deux jours en Mauricie, il écrit ce qui suit : *J'ai même descendu un des grands rapides du Saint-Maurice dans un canot d'écorce comme un Iroquois. Et il ajoute : Il faudrait un livre pour vous lire les détails de cette course merveilleuse et j'ai là de quoi vous raconter pendant bien des soirées.* (154)

Que devint donc l'élégante corvette affectueusement baptisée *La Capricieuse* qui eut pour les Canadiens-Français valeur de symbole? Monsieur de Belvèze avait dû prendre sa retraite en 1860. Un an plus tard, soit le 10 octobre 1861, le ministre de la Marine, sur une recommandation du Conseil de l'amirauté faite huit mois plus tôt, décida que *la corvette à voile de première classe devra être*

rayée de la flotte. L'illustre corvette sera démolie purement et simplement. Un triste sort comme celui de son dernier commandant, monsieur de Belvèze. Il en fut attristé. Dans une lettre écrite un mois après la recommandation du Conseil d'amirauté, il écrivait : Après une injustice persistante, je suis tenté de m'appliquer un mot de je ne sais quel auteur : quand je m'examine, je suis humble ; quand je me compare, je deviens fier et orgueilleux. (155)

*Salut donc à vous tous, ô Français, ô nos frères!
Nous vous serrons la main avec un doux émoi.
Nos rives ne sont plus à la France étrangères;
Et qui vient de chez elle est parmi nous chez soi.*

Louis Fréchette, « La Capricieuse », *La légende d'un peuple*, 14^e et dernier quatrain.

Conclusion

En 1859, deux ans avant que ne disparût *La Capricieuse*, s'ouvrait le Consulat de France à Québec, érigé plus tard au rang de consulat général.

Cette initiative du gouvernement impérial avait d'ailleurs été l'une des recommandations du commandant de Belvèze dans son dernier rapport. Faut-il y voir une relation de cause à effet de sa mission de 1855? Nous laisserons ce débat à la cohorte d'historiens qui, en **2005**, débattront des

suites réelles et pratiques de son fameux voyage. En effet l'année 2005 marquera le **150^e anniversaire** de la venue de *La Capricieuse* au Canada. Le premier Français à la tête du consulat a été le baron Gaulldrée-Boilleau *qui sut se faire aimer des Canadiens*, au dire de l'historien Yon. Celui-ci rapporte que Maurice Sand, le fils de la grande écrivaine, et qui *le rencontra au Canada en 1861, fut frappé du mérite de l'homme* (156). Il le décrit avec ces termes : *esprit avancé et solide, intelligence nette et généreuse, cela se voit tout de suite.* Au cours de l'un de ses nombreux discours prononcés au Bas-Canada, le commandant de Belvèze s'était fait prophète quand il avait dit que *bien d'autres navires viendraient de France, dans le sillon tracé par la corvette* (157). Oui, la France reviendra sur les bords du Saint-Laurent, mais aucun de ses représentants, hormis le général de Gaulle, président de la France, ne suscita un tel coup de cœur chez les Canadiens-Français que la venue du commandant Henry de Belvèze et de l'équipage de *La Capricieuse*. C'est cet événement que s'apprête à fêter le Québec l'an prochain. Des comités à cet effet ont été mis sur pied à Québec et à Montréal. Trois-Rivières s'apprête à les suivre et à souligner ce fait marquant de notre histoire nationale.



Desjardins



Musée du Québec, M-0551, L-0432. Peinture signée « Ant[oine] Plamondon 1866 »

**Le flûtiste Simon Alarie sérénadant
"La Capricieuse" lors de son départ le 25 août 1855**

137 Ici, le journaliste fait erreur. Les Forges du Saint-Maurice ou Vieilles Forges n'ont pas été fondées sous Louis XIV et son ministre Colbert au XVII^e siècle, mais au XVIII^e siècle, sous Louis XV et son ministre de Maurepas, plus précisément en 1733 par François Poulin de Francheville.

138 C'est à la réunion plénière de mars 1737, quatre ans après la mort de monsieur de Francheville, qu'il fut résolu de bâtir une grande maison de pierre, nettement disproportionnée à l'établissement encore très modeste des Forges, ce sera la Grand'Maison, a déjà écrit monseigneur Albert Tessier. Les missionnaires puis les curés des Forges n'ont jamais été les Jésuites, mais les Récollets jusqu'en 1776. Puis ce furent les prêtres séculiers.

139 La Minerve, 23 août 1855, cité dans Éveline Bossé, op. cit., p. 98.

140 René Hardy, Normand Séguin, directeurs, Histoire de la Mauricie, Québec, Les Presses de l'Université Laval/Institut national de la recherche scientifique, 2004, 1141 pages, p. 436.

141 Éveline Bossé, op. cit., p. 100.

142 Ibid., p. 100-101.

143 Samuel Baillargeon, Littérature canadienne-française, 3^e édition revue, Montréal/Paris, Fides, 1968, 527 pages, p. 103.

144 Éveline Bossé, op. cit., p. 102.

145 Samuel Baillargeon, op. cit., p. 200.

146 Jacques Lacoursière et Hélène-Andrée Bizier, Nos racines - L'histoire vivante des Québécois, chapitre 83 : « Le choix de la reine, (1854-1857) », p. 1645.

147 Ibidem.

148 Armand Yon, op. cit., p. 36-37.

149 Mason Wade, op. cit., p. 329 et 332.

150 Robert de Roquebrune, Historia, artic. cit., p. 722. Document fourni par Léo-Paul Landry.

151 René Verrette, op. cit., p. 273.

152 Mason Wade, op. cit., p. 330.

153 Ibid., p. 332.

154 Ibid., p. 330-331. Paul-Henry de Belvèze, Lettres choisies - 1824-1875, p. 135.

155 Éveline Bossé, op. cit., p. 129.

156 Armand Yon, op. cit., p. 37.

157 Ibid., p. 39. Le caractère gras est de l'auteur.



Histoire et lumière sur la butte Saint-Pierre

Naissance et décoration de l'église Saint-Pierre de Shawinigan



Par Violaine Héon
Membre
d'Appartenance Mauricie

Il y a de ces lieux qui inspirent. Quelles que soient nos croyances, d'où que l'on vienne, on y entre et quelque chose de plus grand que nous prend toute la place, fige l'instant. Comme à l'église Saint-Pierre. Ce magnifique temple, situé sur la butte Saint-Pierre, à Shawinigan, ne laisse personne indifférent. Y entrer, c'est côtoyer l'histoire, une grande histoire; c'est se laisser bercer par la lumière; c'est contempler la beauté. Et ce, avec le regard de ce que nous sommes : amateurs d'art, anciens de la paroisse, architectes, religieux... Car l'église Saint-Pierre qui, depuis l'année 2000, fait partie de la nouvelle paroisse Jacques-Buteux (fusion avec les paroisses Saint-Bernard et Sacré-Cœur-de-la-Baie) a de quoi émerveiller tous ceux qui en gravissent les marches.

L'été 2004 a marqué un tournant dans l'histoire de l'église : considérée à présent comme patrimoine religieux du Québec, il était primordial d'en faire connaître les attraits, dans le but de conserver intacte cette œuvre d'art. C'est pourquoi un projet de visites touristiques a été mis sur pied. Les portes étaient désormais ouvertes aux visiteurs, et un service de tour guidé de l'édifice était offert.

Cette visite permettait de mettre en valeur les principaux aspects de l'église et de faire découvrir ou redécouvrir les trésors qu'elle contient et qui en font un lieu unique.

Saint-Pierre : première paroisse de la ville planifiée

Retour dans le temps : 1870. Ce qu'est aujourd'hui Shawinigan n'est alors qu'une étendue de forêt, déchirée par ce qui allait forger le destin du territoire : la rivière Saint-Maurice, et plus précisément les chutes de Shawinigan. Immenses, puissantes, elles piquent la curiosité de tous ceux qui osent s'aventurer sur cette terre du bout du monde, le pays du bois. Et ils sont de plus en plus nombreux. Fin XIX^e siècle : aux États-Unis, l'industrialisation bat son plein. La découverte de l'hydroélectricité fait germer un projet dans la tête d'un certain John Joyce et d'un associé, John Edward Aldred. C'est le début d'une grande épopée. L'exploitation des majestueuses chutes à des fins commerciales et énergétiques change à tout jamais le visage de la région. On crée une ville, on la dessine, on la planifie; la *Shawinigan Water and Power Co.*, à partir de 1898, domptera la région sauvage.

Dès 1899, les chantiers sont mis en place. Des familles, de plus en plus nombreuses, viennent s'installer à *Shawinigan Falls*, là où le « fluide mystérieux » est gage de prospérité et d'emplois. Elles emportent avec elles leurs bagages, qui contiennent, entre autres, la foi. En ce début de siècle, l'importance de la religion ne se dément pas. Il faut donc organiser le culte religieux catholique sur le site. C'est donc le 17 septembre 1899, à la Baie-de-Shawinigan, dans une petite chapelle temporaire installée au deuxième étage du magasin

général Dessureault, que le curé Honoré Brousseau célèbre la première messe de la *Mission des Chutes*. Ce sont les premiers balbutiements de ce qui allait devenir la paroisse Saint-Pierre.

En 1901, la *Mission des Chutes* entreprend un déménagement; elle se fixe en avril sur la butte Saint-Pierre, où on construit en l'espace de quelques semaines une chapelle de bois pour accueillir les fidèles. Le terrain alloué à la mission, qui fait 54 500 pieds carrés, est concédé par la *Shawinigan Water and Power Co.* à des fins religieuses, plus précisément au culte religieux catholique. Le 14 octobre 1901, le décret canonique érigeant officiellement la paroisse Saint-Pierre est promulgué par Monseigneur François-Xavier Cloutier, évêque de Trois-Rivières. C'est l'abbé Brousseau, fondateur de la *Mission des Chutes*, qui occupera la fonction de curé de la paroisse de 1901 à 1903. Un an environ après sa construction, on détruit la chapelle de bois, et germe alors un projet d'église. Dès le 15 mai 1901, la Corporation épiscopale a signé un contrat avec l'entrepreneur Joseph Héroux et frères, de Yamachiche, pour la construction d'un soubassement, au prix de 17 112 \$. Celui-ci servira d'église pendant... 30 ans! Durant toutes ces années, on a songé sérieusement à la construction de l'église sur le soubassement. Les plans de l'entrepreneur Henri Levasseur, de Victoriaville, étaient prêts. Mais la réalisation du projet a été longtemps retardée, pour différentes raisons.

Le premier recensement de la paroisse Saint-Pierre, en 1903, indique qu'elle comptait 359 familles catholiques, pour un total de 1 884 âmes. La population croissait rapidement avec la multiplication des usines

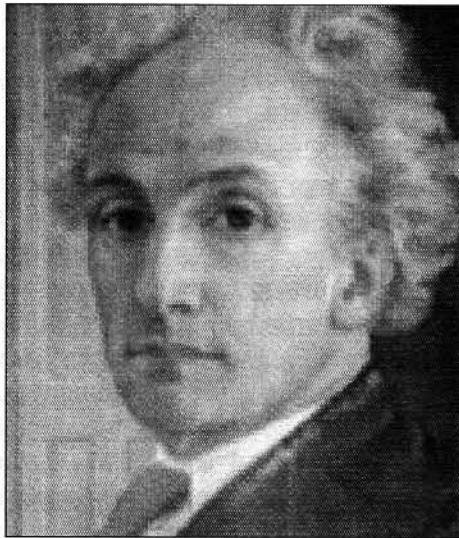
attirées par l'électricité que la *Shawinigan Water and Power Co.* pouvait leur fournir en abondance : la *Belgo Canadian Pulp* dès 1900; la *Pittsburgh Reduction* en 1901; la *Carbure Co. of Shawinigan* en 1903; la *Prest-O-Lite* en 1907; la *Shawinigan Cotton* en 1909... Mais la construction domiciliaire se fait moins sur la butte Saint-Pierre que dans les secteurs situés au nord et, au pied de la butte, sur la Pointe-à-Bernard, si bien qu'il a été décidé de morceler le territoire de Saint-Pierre. La population de la paroisse a donc chuté à 249 familles catholiques (1 378 âmes). On crée alors les paroisses Saint-Marc, dont l'église est construite en 1911, et celle de Saint-Bernard, un an plus tard. Puis, c'est la guerre de 1914 qui retarde la construction de l'église Saint-Pierre.

Mais tout va changer à la fin de la décennie 1920. L'arrivée de l'**abbé Émile Trudel** comme curé de Saint-Pierre en 1927, habile administrateur qui sait solliciter la générosité des paroissiens, va enfin rendre possible la construction de l'église. En effet, ce sont les dons des fidèles qui permettront l'achat de l'ameublement de l'église, par exemple, et la réalisation des œuvres d'art. Le 26 octobre 1930, l'église Saint-Pierre est enfin inaugurée et bénie par Monseigneur Alfred-Odilon Comtois, évêque auxiliaire de Trois-Rivières. Il s'agit d'une église construite par l'entrepreneur Henri Levasseur, selon les plans de l'architecte Ludger Lemieux, de Montréal, dans le style de la Renaissance italienne, en pierre de taille, dont le clocher principal s'élève à 165 pieds.

Enfin, la paroisse Saint-Pierre avait son église, grâce entre autres au dynamisme et à la générosité des paroissiens. Sa façade élégante et élancée faisait et fait toujours l'orgueil des habitants. Mais c'est aussi en pénétrant à l'intérieur du temple qu'on comprend pourquoi il est devenu un incontournable au

point de vue patrimonial et artistique, de par le vibrant, riche et lumineux hommage rendu à saint Pierre, premier pape et fondateur de l'Église catholique.

Guido Nincheri : génie de la lumière



Guido Nincheri
artiste-décorateur de l'église St-Pierre

En 1930, lors de la construction de l'église Saint-Pierre, le curé Trudel prend contact avec un artiste de provenance italienne, un certain Guido Nincheri. Né en 1885, à Prato, en Toscane, cet homme devient peintre, sculpteur, fresquiste, décorateur, professeur... et maître verrier. Il entreprend des études aux Beaux-Arts de Florence, ville berceau de la Renaissance italienne, d'où il sera médaillé et boursier. C'est d'ailleurs surtout dans le travail des maîtres de cette grande et fructueuse époque qu'il puisera son inspiration. Arrivé en Amérique en 1914, il s'imposera comme décorateur d'églises et deviendra le plus prolifique des artistes religieux en Amérique du Nord. Toutefois un des premiers contrats qu'il honorera au Québec ne sera pas à caractère religieux : il s'agit du Château Dufresne, à Montréal. Les frères Dufresne, riches et grands amateurs d'art, confient la décoration de leur somptueuse résidence à Nincheri, réputé pour avoir fait renaître en Amérique la technique

des maîtres anciens de la fresque. Très en demande au cours des années 20, il réalisa plusieurs projets simultanément, en faisant la navette entre Montréal, où il installa son atelier sur la rue Pie-IX, et plusieurs autres villes du Québec. Il faut dire qu'à cette époque, les clochers poussaient comme des champignons. Sa réputation a peu à peu dépassé les frontières de la province. C'est ainsi qu'il réalisa des travaux en Ontario, dans les Maritimes et même aux États-Unis.

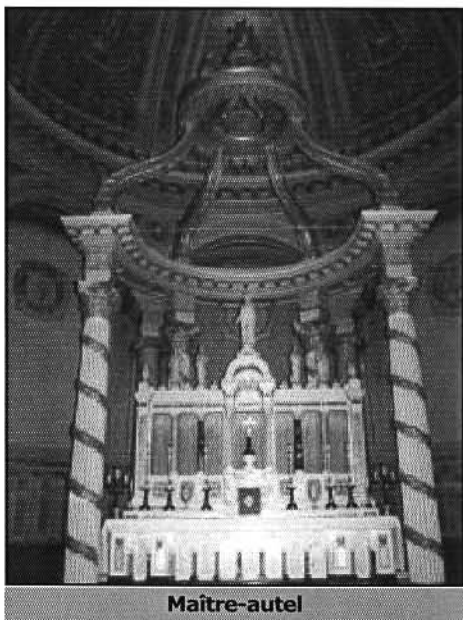
En 1930, Nincheri entreprend donc la décoration de l'église Saint-Pierre, ce qui comprend la réalisation des vitraux, des peintures murales, du marouflage, d'une fresque et aussi la conception des autels. Le travail s'effectuera en deux étapes : lors de la construction de l'église, et dans un deuxième temps, lors des rénovations qui auront lieu au début des années 60.



**Partie du vitrail du jubé de l'orgue,
« Les Portes du ciel »**

L'art monumental du vitrail est apparu en France aux IX^e et X^e siècles. La plus grande utilité des vitraux était certes l'enseignement, ceux-ci formant un livre d'images utile au peuple analphabète. Nincheri, peintre de formation, n'a acquis ses connaissances du vitrail qu'au Québec avec l'atelier de Perdriau. L'élève a certes dépassé le maître... Les vitraux de Nincheri représentent un art à cheval entre celui de la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance italienne. Les 10 vitraux que Nincheri a créés pour la nef de l'église Saint-Pierre dans les années 30 et 40 constituent donc un livre d'images de la vie de saint

Pierre. Chacun des vitraux représente un événement de la vie du saint homme, souvent miraculeux ou merveilleux, tiré des Évangiles ou des Actes des apôtres, et même parfois de la légende. En 1960, Nincheri est revenu, à la demande de Monseigneur Maurice Patry, curé de la paroisse, et a réalisé les trois verrières de l'Ascension, de la Pentecôte et les Portes du ciel (cette dernière vient d'être restaurée). Nincheri sculptait littéralement la lumière. Dans ses ateliers de Montréal, illuminés par d'immenses fenêtres, il créait plus de 450 tons de couleurs. Les détails de ses dessins sont d'une finesse sans pareille : il faut remarquer la précision des expressions, de la physionomie des corps, des proportions... Ces vitraux contiennent également énormément de symboles; il désirait ardemment que ses œuvres parlent d'elles-mêmes. Il répétait d'ailleurs souvent que la religion était la seule chose qui pouvait guider l'homme; cette foi, cette piété transparaissent inmanquablement dans son art. Au total, 27 vitraux illuminent l'église de Shawinigan. Ces œuvres, comme il a été mentionné plus haut, ont été réalisées grâce à la généreuse contribution des paroissiens. Leurs noms sont inscrits au bas de chacun des vitraux, à titre de donateurs.



Maitre-autel



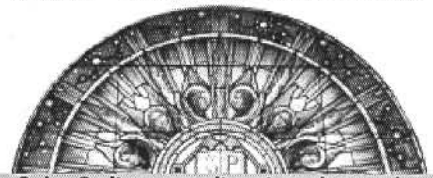
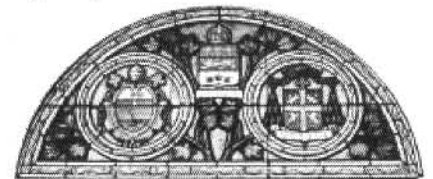
Fresque « Christ-Roi »

C'est dans les années 30 qu'il réalise également les plans qui serviront à la construction du maître-autel, des deux autels latéraux et de la balustrade. C'est la firme *Carli & Petrucci*, aussi italienne, qui assemblera les pièces, entièrement fabriquées en marbre importé d'Italie et de différentes régions d'Europe et d'Amérique du Sud. Les autels sont incrustés de mosaïque, inspirée de l'art byzantin, ce qui donne à l'ensemble une richesse incomparable.

Les années 60 et 61 marquent l'époque où Nincheri réalise les peintures murales et la fresque qui ornent murs et plafond. La fresque est une technique exigeante, qui nécessite une grande habileté de la part de l'artiste, puisqu'il s'agit ici d'appliquer des pigments de couleur sur une surface fraîche, faite de chaux humide. Il n'y a donc pas de place à l'erreur; une fois la surface sèche, impossible de corriger le dessin. Nincheri a utilisé la technique dans le dôme de l'église, dans sa représentation du Christ-Roi. La particularité de cette fresque est que l'artiste l'a créée en mélangeant ses pigments à de la cire d'abeille. Cette

façon de faire, qu'on appelle la technique de l'*encausto*, prolonge en fait la durée de l'œuvre, ralentit son altération.

C'est donc bien d'histoire et de lumière qu'on se laisse imprégner lorsqu'on pénètre dans l'église Saint-Pierre. Une visite permettra aux curieux d'en découvrir beaucoup plus, et aux habitués de l'endroit de la regarder d'un œil nouveau. Il s'agit ici d'un édifice témoin de l'histoire qu'il faudra protéger, pour pouvoir continuer à rivaliser avec l'Europe. C'est ainsi que je vous invite à vous y rendre, pour contempler ce splendide hommage au *mundi magister atque janitor caeli* (maître du monde ainsi que portier du ciel), l'église Saint-Pierre.



2 des 3 vitraux se situant au-dessus des entrées principales avec armoiries et devises



C'est le temps des foins sur la ferme de monsieur W. Lebeau à Maskinongé. Cette scène date de l'été 1958.

L'été, la plage de l'Île St-Quentin à Trois-Rivières est aussi belle qu'une plage de la Californie. C'est un rendez-vous incontournable pour les amateurs de baignade et de bronzage.



Encore aujourd'hui, durant la belle saison, plusieurs jeunes se retrouvent dans les divers camps d'été de la région. Cette photo d'époque, prise à un camp d'été, nous montre deux équipes de jeunes garçons qui s'adonnent à une compétition de tir à la corde dans un esprit de franche camaraderie.